

« [Relire "le Quatuor d'Alexandrie"...](#) », *Le Monde*, 7 décembre 1990

**CES** livres jaunes brochés, cornés, usés – quatre tomes de la collection « Le chemin de la vie » que dirigeait Maurice Nadeau, - oubliés sur les rayonnages de la bibliothèque depuis tant d'années (990 F le volume en très vieux francs), recelaient un chef-d'œuvre que la critique avait unanimement acclamé en son temps et que la disparition de son auteur nous a fait relire pour vous inciter à nous imiter. Autour d'une créature mythique, cette autre Justine - juive du quartier Attarine, femme de la haute société d'Alexandrie, aventurière, espionne ? - comment dénouer les fils de cette Comédie humaine égyptienne brassant et rectifiant des destinées dans une ville magique, une ville bien réelle qui est le vrai sujet du livre ? « *La manière de mourir à Alexandrie est très proustienne et lente, comme une décomposition dans les verts et les gris, écrit Durrell à Henry Miller. Mais les femmes sont splendides comme des jardins négligés. Riches teints de soie et d'olive, des yeux noirs fendus et des lèvres douces et arrondies, et des silhouettes célestes comme dans les dessins d'un Matisse sexuel (...). Comme le disent mes amis : "Les femmes, comme les peintres d'Alexandrie, ont trop de technique et pas assez de tempérament." Mais on ne peut rien trouver de plus agréable et de plus vide qu'une fille d'Alexandrie. Leur vide lui-même est comme une caresse. Essayez d'imaginer ce que c'est que de faire l'amour à un vide.* » (Lettre du 8 février 1944.) Obscur employé des services britanniques à Alexandrie où il dirige, de 1941 à 1945, le bureau d'information, Lawrence Durrell accumule les éléments qui seront le terreau de sa tétralogie, qu'il ne finira que quinze ans plus tard.

C'est cette « *douce anarchie du corps* » s'ébattant dans une « *mélasse de vénalité et d'argent* » tout orientale qui va fasciner, engluer le Tibétain amoureux fou de la Grèce et de la Méditerranée qu'est Lawrence Durrell, échoué là, en pleine guerre -1941, -à quelques dizaines de kilomètres des combats, dans la ville la plus cosmopolite qui soit. « *Cinq races, cinq langues, une douzaine de religions ; cinq flottes croisant devant les eaux grasses de son port. Mais il y a plus de cinq sexes, et il n'y a que le grec démotique, la langue populaire, qui semble pouvoir les distinguer. La provende sexuelle qui est ici à portée de la main déconcerte par sa variété et sa profusion* », écrit-il dans *Justine* au départ de cette divagation dans le labyrinthe de la mémoire et de l'imagination pour une ville fantasmée.

**SAVAIT-IL** clairement, l'auteur, en écrivant, où allaient le mener ces personnages dont il enchevêtrait les destinées, dont il révélait les liaisons compliquées, les ruptures et les complots au moyen d'une écriture étonnante, miroitante et embourbante comme le lac Maréotis, embourbée de poussière, de lumière et de lourdes saveurs ?... Une écriture qu'il qualifie lui-même de « *gnomique* », c'est-à-dire qui se présente sous forme de sentences, de maximes et de préceptes. Ou bien plutôt n'a-t-il pas adopté tout naturellement la verve et le ton des conteurs orientaux pour se laisser emporter dans ce fourmillement d'intrigues, d'amours, de mystères et de meurtres, à travers la grande toile d'araignée d'une société décadente près de disparaître ?

A l'intérieur d'une idée préétablie d'une tétralogie, les quatre volumes du mot « amour » - love en anglais - il navigue dans le même décor, avec les mêmes personnages passionnés ou abouliques, à travers les vérités qui surgissent, qui s'imposent et qui sont chaque fois balayées par des épisodes étranges où l'imagination de l'auteur se donne libre cours et fait merveille. « *A l'époque où je rencontrai Justine, j'étais presque un homme heureux...* ». On peut comprendre qu'il n'a pu écrire sa tétralogie qu'une fois loin de la ville : « *Je suis venu ici afin de rebâtir pierre par pierre cette ville dans ma tête -cette triste province que le vieillard [Cavafy] voyait pleine des "ruines sombres" de sa vie.* » Réfugié dans une île grecque, comme le narrateur, Darley, un Irlandais, qui revit là ses souvenirs : amours, passions, jalousies autour de figures alexandrines qu'on ne peut jamais vraiment cerner, emprisonner dans une explication logique, mais auxquelles on s'attache : Justine, la femme de Nessim le financier copte, Cléa l'artiste peintre, Mélissa la danseuse, Balthazar le juif cabaliste, Mountolive l'ambassadeur britannique, Georges Gaston Pombal, un employé subalterne du consulat français, Pursewarden l'écrivain, Mnemjian le coiffeur babylonien qui est au courant de tous les ragots des vivants et qui rase aussi les morts de l'hôpital.

Et, surtout, celui dont la mémoire et les poèmes hantent les Alexandrins, Constantin Cavafy, le « vieux poète de la ville », que connut E. M. Forster, l'auteur d'*Avec vue sur l'Arno*, mobilisé là pendant la Grande Guerre. Fasciné, il composa alors *Alexandrie*, un livre d'histoire et un guide qui fut très précieux pour Lawrence Durrell à la poursuite de la mystérieuse Justine. « *Rue Bab-el-Mandeb, rue Abou-el-Dardar, Minet-el-Barrol (rues où l'on glisse sur les flocons échappés des balles de coton), Nouzha (le jardin des roses, souvenirs de quelques baisers) ou arrêts d'autobus dont les noms me hantent, tels Saba Pacha, Mazloum, Zizinia Bacos, Schutz, Gianaclis. Une ville devient un univers lorsqu'on aime un seul de ses habitants.* »

Le hasard veut que paraisse justement aux éditions Quai Voltaire *Alexandrie* d'E. M. Forster, pour lequel Durrell écrivit une préface lors d'une réédition en 1982 (Editions Michael Haag, Londres), et qu'on nous annonce un autre ouvrage du même auteur : *Pharos et Pharillon*. « *Je suis arrivé en 1941, vingt-trois ans après que ce livre a été écrit et huit ans après la mort de ce grand ami-poète de Forster que fut Constantin Cavafy, note-t-il. Comme par magie, rien de discernable n'avait changé. J'ai pu, deux années durant, déambuler entre les pages de ce guide, l'utilisant aussi pieusement qu'il le méritait et effectuant de larges emprunts dans ses lueurs de sagesse, afin d'étoffer les notes que je prenais pour le livre que j'espérais moi-même écrire un jour. Le seul véritable changement que je pus remarquer était la chaise vide dans le café préféré du poète.* »

Cette coïncidence n'est qu'une invite de plus à se plonger dans *le Quatuor*, armé de ce guide exhaustif de la ville, et de mieux apprécier l'aperçu historique qui explique bien pourquoi cette grande cité grecque, romaine, puis chrétienne fut délaissée dès la conquête arabe de 641 pour plus de mille ans. (« *J'ai pris, écrit alors le général arabe Amr dans un message au calife, une cité dont je peux seulement dire qu'elle contient quatre mille palais, quatre mille thermes, quatre cents théâtres, mille deux cents marchands de fruits et légumes et quarante mille juifs.* ») Plus tard, sur son lit de mort, tandis qu'on demandait au général Amr, devenu gouverneur d'Égypte, ce qu'il ressentait, il répondait : « *J'ai l'impression que les cieux sont tout proches de la terre, et moi entre les deux, qui respire à travers le chas d'une aiguille.* » Ce qui amène cette remarque étrange de Forster : « *Jamais cette phrase n'aurait pu être prononcée par deux Alexandrins* »...

Négligée par les hommes tandis que s'était envasé le lac Maréotis, qui n'était plus alimenté par les eaux du Nil, coupant Alexandrie de tout le réseau hydrographique de l'Égypte, la cité d'Alexandre était devenue méconnaissable et, lorsque débarqua Napoléon, elle ne comptait plus que des ruines et seulement quatre mille habitants ! « *Les Arabes étaient loin d'être des barbares ; leur superbe ville du Caire suffit à répondre à cette accusation, explique Forster. Mais leur civilisation était orientale et terrienne ; elle n'était pas en contact avec la civilisation méditerranéenne qui a élaboré Alexandrie.* »

Civilisation orientale que percevra à merveille Lawrence Durrell, lors de ce séjour alexandrin qu'il n'a pas choisi, loin des îles qu'il adore et de ce qu'il nomme « le bon côté de la Méditerranée », séjour de quatre années qui lui a été imposé par la guerre, mais avec d'autres préoccupations que celles des combattants des Brigades du beau roman du Grec Stratis Tsirkas, *Cités à la dérive* (Seuil, 1971).

**ALEXANDRIE**, ville des sectes et des évangiles, qui ne put jamais mettre en doute l'existence de Dieu ; cité spirituelle à laquelle nous initie Forster lorsqu'il passe en revue les courants de la pensée alexandrine : les juifs traducteurs de la version des Septante, les néoplatoniciens avec Plotin, les chrétiens, enfin, depuis le gnosticisme jusqu'aux hérésies alexandrines, interrogations philosophiques sur le lien de Dieu et de l'homme.

Interrogations qui seront celles de Balthazar le cabaliste et de Nessim le copte dans cette ville immortelle, immobile, où on a l'impression que le temps ne passe pas, mais où le tourbillon de la vie accorde aux personnages plusieurs pièces sur un échiquier où on ne disposerait pas de toutes les pièces. « *Justine, Mélissa, Clea... Nous étions quelques-uns, si peu en vérité -vous auriez pu croire qu'on pouvait aisément disposer de nous en un seul livre, n'est-ce pas ? C'est aussi ce que j'aurais pu croire, ce que je croyais. Dispersés maintenant par le temps et les événements, le contact coupé à tout jamais...* » Contact coupé. Lawrence Durrell a quitté Alexandrie. A nous d'y retourner...